

En face, on voyait échelonné sur des gradins, le corps de musique National de Montréal, dirigé par M. Boucher.

Il faut rendre cette justice aux organisateurs du banquet que la disposition intérieure était régulière et très-avantageuse. Les convives ne devaient pas perdre une seule parole tombée de la bouche des orateurs et l'on était parfaitement à l'aise.

Le dîner était de première classe, le menu préparé sous la direction de notre excellent restaurateur canadien, M. Ethier, lui faisait honneur.

Le dîner commença vers huit heures et à 9.50 p. m., le président se leva et porta les toasts d'usage.

Le toast à la Reine fut reçu avec enthousiasme et la fanfare joua le "Dieu sauve la Reine."

Suivirent les santés du "Prince et à la Princesse de Galles," "A la famille royale," et chacune d'elles fut dignement accueillie.

Le président passa à la santé suivante, "Au Gouverneur-Général." Il fit en quelques mots l'éloge du représentant de Sa Majesté. C'est un gentilhomme environné du respect général, c'est un homme d'Etat d'une intelligence cultivée par l'étude des lettres et un voyageur illustre. Il a montré son habileté en gouvernant toujours ce pays d'une manière constitutionnelle. Jamais nous n'avons eu un gouverneur plus populaire en Canada. Il est certain que cette santé sera chaleureusement reçue et bue par l'assemblée, car tous les Canadiens savent que Lord Dufferin a toujours été leur ami et qu'il a reconnu qu'ils étaient dignes de prospérer à l'ombre du drapeau Britannique. (Applaudissement.)

Après cette santé, le président proposa celle du "Président des Etats-Unis." Nos amis qui nous arrivent et nous-mêmes, ajouta-t-il, seront heureux d'honorer ce toast. Un soldat courageux et un politique distingué préside en ce moment aux destinées Américaines. Il a conduit jusqu'ici les affaires d'une main sûre et ferme. Je suis heureux de proposer sa santé en présence de tant de Canadiens qui ont reçu l'hospitalité du pays qu'il gouverne. Le Consul Américain, M. Dart est mon ami personnel et j'associe dans cette santé son nom à celui du Président.

La fanfare fit entendre l'air "Yankee Doodle."

Le consul-général Dart s'exprima à peu-près en ces termes: Je regrette de n'être pas capable de m'exprimer en français, mais cela ne m'empêche pas de dire dans une langue qui, pour n'être pas la vôtre, est comprise par la plupart d'entre vous, que mes sympathies les plus cordiales vous sont accordées et que j'admire cette grande démonstration. Tout ce qui intéresse les Canadiens-Français intéresse mes compatriotes. Je puis dire que les Etats-Unis ont été nourris dans leur enfance par une nourrice française (applaud.) et les noms de Washington et de Lafayette vivront dans l'histoire à côté l'un de l'autre. (Applaud.) Après avoir été témoin de cette grandiose procession, en voyant aujourd'hui les drapeaux de l'Angleterre, de la France, du Canada et des Etats-Unis flotter à l'union, je me suis surpris à penser que j'assistais au Millénaire.

L'orateur termina en formulant l'espérance que les trois plus grandes nations de l'Europe, l'Angleterre, la France et les Etats-Unis marchent de concert dans les sentiers de la paix.

A ce moment le Président de la Société reçut la réponse à la dépêche envoyée précédemment à Sa Sainteté Pie IX, demandant humblement sa bénédiction apostolique. Il fit part du contenu de la réponse qui se lit comme suit: "Sa Sainteté Pie IX apprend avec plaisir que les Canadiens se réunissent aujourd'hui pour célébrer la grande fête nationale, et il leur donne du plus profond de son cœur, sa bénédiction apostolique."

Dimanches acclamations couvrirent la voix du Président. Un frémissement d'enthousiasme parcourut toute l'assemblée. Le sentiment religieux se réveilla avec toute sa force dans le cœur Canadien et ce fut le plus beau moment de la fête.

Le Président proposa la santé du capitif du Vatican, du noble Pie IX.

Nous avons bu, ajoute le président, à la santé de la Reine et du Président des Etats-Unis, nous devons boire également à la santé du père commun des fidèles. La bénédiction que nous venons de recevoir couronnera la fête de la St. Jean-Baptiste et en buvant ce toast nous affirmerons notre dévouement au Saint Sièg.

La fanfare joua la marche pontificale "Viva Pio Nono." Puis vint le toast du Lieutenant-Gouverneur. Le Président déclara des éloges mérités à ce grand jurisconsulte, à cet homme intègre, et la fanfare fit entendre l'air Canadien, "A la Claire-Fontaine."

Le toast au "Gouvernement Fédéral" fut vivement applaudi et l'Hon. M. Fournier fut prié d'y répondre.

DISCOURS DE M. FOURNIER.

Il dit qu'il était heureux d'assister à une démonstration aussi patriotique et aussi grandiose. Cette grande réunion de Canadien-Français de ce pays et des Etats-Unis servira suivant lui à rattacher ces derniers au Canada, à les ramener pour toujours parmi nous. Le motto Canadien "Liberté, Religion et Patrie" aura plus de force.

Parlant de l'affection que les Canadiens-Français portent à la France, il exprima le regret qu'il n'y eut personne de ce pays pour être témoin de notre amour pour la mère-patrie. Il considère que le peuple Canadien pour être satisfait de sa condition n'en conserve pas moins ses traditions. Il ajouta que l'émotion qu'il ressentait l'empêchait de trouver des mots pour exprimer ses pensées. Il conclut en disant que cette fête maintiendra et augmentera le patriotisme Canadien.

A la santé au Gouvernement Local, la fanfare joua "A la Claire Fontaine" et l'Hon. Premier Ministre, M. Gédéon Ouimet, répondit.

DISCOURS DE M. OUIMET.

C'est avec reconnaissance et avec bonheur qu'il voit que le toast actuel est proposé et accueilli avec autant d'enthousiasme et de sympathie. Il voit que le peuple Canadien comprend sa position, et comme l'a dit l'hon. ministre de l'Intérieur, qu'il est satisfait de sa condition. Tels sont ses sentiments et ses opinions. Il y a un jour où toutes les différences politiques doivent s'effacer, un jour où tout Canadien peut sans crainte et sans amertume venir proclamer "Je suis Canadien-Français." Ce jour est arrivé pour nous. Il aime à parler en cette occasion de l'excellence de son pays natal et de sa religion. (Applaud.) Il ne dira rien du cabinet local et de ses membres. Il ne fera que remercier l'auditoire pour sa bienveillante sympathie. L'on oublie enfin la politique, l'on oublie toutes les divisions et la grande image de la patrie est seule considérée. Qu'il lui soit permis de féliciter les organisateurs de la fête nationale, du succès qu'ils ont obtenu. Il apprécie comme Canadien les sacrifices et les labeurs qu'ils se sont imposés et

il les en remercie. Personne mieux que les membres du Cabinet Local ne reconnaissent ce grand œuvre. (Applaud.)

Je voudrais, ajoute l'orateur, faire comprendre aux Canadiens émigrés que lorsqu'ils voudront revenir au pays ils trouveront ici, la protection sinon supérieure du moins égale à celle qui leur est accordée aux Etats-Unis.

Le président proposa alors la santé du Clergé. Elle ne manqua pas d'être chaleureusement applaudie.

La fanfare joua la "Marche Pontificale" et le Rev. Messire Valois fut appelé le premier à répondre à cette santé.

DISCOURS DU REV. M. VALOIS.

Une voix plus éloquente que la mienne devrait répondre à ce toast, mais ce que j'exprimerai viendra de mon cœur Canadien. (Applaud.)

Depuis que Jacques-Cartier a fondé cette colonie, le clergé a toujours été le compagnon et le soutien du colon. Le peuple Canadien a reconnu les mérites de son clergé en lui accordant son respect et sa confiance.

Tel a été le gage de sa prospérité.

Telle a été la condition de son union. — O mon bon pays, puisses-tu persévérer et être fidèle à tes saines traditions.

Je suis fier ce soir de te voir comblé de la bénédiction pontificale. Des trésors de force et de richesses vont descendre de cette bénédiction. Désormais, tu seras invincible, Dieu est avec toi et tu es bény par son Vicaire en ce monde.

Le Rev. M. Primeau, appelé à parler, après M. l'abbé Valois prononça un de ces discours pleins de justesse et de patriotisme, qui produisent toujours tant d'effet sur le public. Nous regrettons de n'avoir pu le prendre en entier. Nous ne pouvons qu'en reproduire les courts extraits suivants.

DISCOURS DU REV. M. PRIMEAU.

Au moment de mon départ de Worcester, j'aurais voulu amener avec moi non-seulement l'immense population canadienne de Worcester, mais encore tous nos frères disséminés dans les Etats-Unis et chanter enfin le *In exitu Israel de Egypto*. Chargé de ce précieux dépôt, j'ai voulu vous amener nos 300,000 Canadiens, et faire mes efforts pour décider une partie d'entre eux à revenir vivre au pays. Mais le Moïse Canadien est peut-être encore au berceau. Dieu veuille seulement que nous ayons écrit aujourd'hui la première page de l'exode canadien.

Le Pape est le premier qui se soit occupé spécialement des Canadiens des Etats-Unis. Lorsque les évêques des Etats-Unis vont à Rome, il leur demande de converser en français. Un jour que l'un d'eux s'excusait d'ignorer notre langue, il lui répondit: "Comment, vous avez chez vous 400,000 Canadiens, et vous ne connaissez pas la langue d'une partie si considérable de votre troupeau."

M. Primeau parla ici avec une éloquence admirable de la mission du prêtre, missionnaire et émigré par excellence et des progrès de la religion aux Etats-Unis. Le prêtre enseigne parce qu'il est apôtre.

D'ailleurs, le mot d'émigré ne saurait être pris en mauvais sens ici. Ne sommes-nous pas tous fils de Français émigrés.

L'Eglise Catholique des Etats-Unis a été fondée par des prêtres du Canada et de la France. En 1808, il n'y avait qu'un seul évêque dans la République, Mgr. Carroll, élevé et instruit en France. Il eut pour successeur Mgr. de Cheverus. Trente évêques français sont passés aux Etats-Unis. Il y en a onze actuellement, et le nombre des prêtres Canadiens-Français est de 500. En 1808, il y avait 15,000 catholiques aux Etats-Unis; aujourd'hui il y en a huit ou neuf millions. En 1808, il n'y avait qu'un évêque, il y en a 66 à présent. Il y avait 150 prêtres, il y en a 6,000.

Le prêtre canadien aux Etats-Unis est toujours patriote.

Si j'avais un conseil à donner aux Canadiens des deux pays, je leur dirais: Canadiens des Etats-Unis et du Canada vous valez beaucoup mieux les uns et les autres que vous ne croyez.

Est-ce que le zèle déployé par les Canadiens des Etats-Unis ne nous prouve pas leur patriotisme? Ne se sont-ils pas montrés pleins d'ardeur? Voyez leurs bannières et leurs insignes. Elles portent des inscriptions françaises et canadiennes. Je dis, et j'ai le droit de dire que le patriotisme des Canadiens des Etats-Unis ne saurait être mis en question. C'est la première fois que vous leur faites un appel; pouvait-on y répondre mieux?

Canadiens des Etats-Unis et du Canada, je veux vous faire une prière. Avant de nous séparer, signons le véritable TRAITÉ DE RECIPROCITÉ. Signons la Sainte-Alliance avec le sceau de la religion, et malheur au Canadien qui brisera ce sceau et violera cette sainte alliance.

Le président proposa la santé à "La Fête du Jour." MM. Chapleau et Fréchette y répondirent.

DISCOURS DE M. CHAPLEAU.

M. le Président,

Messieurs,

Je ne dirai pas que j'ai été trompé par le programme de cette fête et par l'ordre dans lequel les santés avaient été indiquées, ordre qui a été quelque peu modifié depuis; car chacun doit être capable de trouver dans son cœur, sans avoir besoin d'être préparé, quelques paroles pour peindre les sentiments qu'il éprouve dans un jour comme celui-ci. Déçu par le programme, j'avais lu le nom de M. Fréchette comme celui qui devait proposer cette santé et je m'étais proposé de cueillir parmi les belles fleurs d'éloquence que ce monsieur ne pouvait manquer de semer, de quoi orner le bouquet qu'à mon tour je vous devais présenter.

Si je voulais imiter les orateurs populaires, je pourrais vous dire que du haut de cette enceinte quarante années contemplent pour la première fois la première grande Société St. Jean-Baptiste, fondée en 1834.

Il y a quarante ans qu'un patriote dont je vois le portrait devant moi, l'immortel Ludger Duvernay, fonda cette société à Montréal, et ces quarante années sont représentées ici par les emblèmes et les noms qui ornent cette salle et qui nous rappellent de si glorieux souvenirs.

Hier, j'essayais de fouiller le passé pour y choisir quelque trait ou quelque fait qui pût échauffer et inspirer du patriotisme, je parcourais des journaux, des livres. Je voyais bien de beaux et grands noms.

Mais ce matin, quand le son des corps de musique de nos sociétés sœurs, qui venaient d'arriver, sont venus m'éveiller, j'ai fouillé dans mon cœur et j'ai trouvé les quelques mots que je vais vous dire. N'attendez pas de moi de l'éloquence. Soyez sûrs d'une chose, c'est que ces mots sortent du cœur.

Messieurs, c'est à la santé de la fête de ce jour que vous m'appellez à répondre. Je voudrais être un historien pour vous faire l'histoire de cette belle fête.

La coupe de l'harmonie, la coupe de l'union, que nous avons tous bue et vidée ce soir, cette coupe, je l'ai plongée aux sources de la St. Jean-Baptiste de 1874.

Il y a aujourd'hui quarante ans, cette fête se célébrait non pas dans une salle qui abritait des citoyens de toutes les origines, où tout le monde pouvait exprimer ses idées avec liberté; mais, en particulier, dans le jardin d'un patriote, le noble et brave M. MacDonnell, où l'on buvait et mangeait avec le firmament pour tout abri. Sous cet immense drapeau, en ces temps d'épreuves, on cherchait les moyens d'obtenir une liberté que le Canada, depuis lors, a conquise, parce que depuis trente ans nous avons toujours fêté St. Jean-Baptiste, qui a été et sera chaque année le signe de notre ralliement.

Quelques patriotes avaient alors formé une association de la Société des Fils de la Liberté.

Je me rappelle que dans le temps, cette société présidée par un noble citoyen dont le nom est inscrit en face de moi, avait été inaugurée dans ce même jardin, où les Fils de la Liberté et les Pères de la liberté se réunissaient à cette St. Jean-Baptiste de 1834. Cette St. Jean-Baptiste se célébrait dans le temps que deux hommes, deux patriotes, étaient en Angleterre et essayaient d'obtenir les libertés que la mère-patrie nous a accordées depuis cette époque.

Je lisais une des santés que l'on portait alors. C'est une santé à l'immigration, c'est-à-dire à ceux qui fuyaient l'oppression par un exil volontaire.

Aujourd'hui les temps sont bien changés, et c'est heureux pour nous de pouvoir le constater. Aujourd'hui, si nous avons l'émigration, c'est une émigration volontaire, une émigration libre dans un pays libre. Nos compatriotes qui lai-sent la patrie, ne le font pas parce qu'ils veulent fuir l'oppression ni pour chercher ailleurs une liberté qu'ils ont pleine et entière ici.

L'on proposait ensuite en 1834, une autre santé, c'était celle de l'immortel fondateur qui faisait alors partie d'une société qu'on appelait: "Aide-toi, et le ciel t'aidera." Ce curieux programme et la santé qu'on portait au président de cette société résume parfaitement l'histoire de nos luttes. Nous nous sommes aidés, nous avons vu l'horizon obscurci; nous avons été obligés de trouer avec nos balles le drapeau qui nous abritait alors; nous nous sommes aidés et le ciel nous a aidés. La Reine à laquelle nous adressions alors nos plaintes et nos reproches, est devenue la souveraine aimée de nous tous, et puissent-elle vivre longtemps pour nos libertés, c'est le vœu que nous faisons de tout cœur en ce jour!

Cette fête, dont le but est de cimenter l'union entre les Canadiens, elle sera célébrée annuellement dans l'avenir comme fête nationale. Puissent nos petits-neveux comprendre et réaliser, par leur union, l'idée qui l'a présidée.

En 1835, une année après la fondation de la Société St. Jean-Baptiste, les patriotes se réunissaient dans un hôtel dont les murs existent encore aujourd'hui, l'hôtel Rascoe, qui rappelle de si vifs souvenirs. En 1835, l'on proposait encore d'autres santés. On faisait des vœux pour la liberté du pays. On exprimait les plaintes et les prières de la population, on les faisait porter au pied du trône.

La St. Jean-Baptiste a réussi avec l'union, qui fait la force. L'Hon. D. B. Viger présidait encore, et en 1836, il disait "chassez les soucis politiques de cette enceinte."

Les banquets d'alors, pour être ainsi organisés, n'en étaient pas moins gais et brillants. La lutte n'attristait pas outre mesure les vrais braves. Bien que les articles de l'étranger fussent alors volontairement proscrits par les patriotes, leurs festins, faits avec les seuls produits du pays, n'en étaient pas moins goûtés.

Aujourd'hui nous mettons ce précepte en pratique. Les deux gouvernements, fédéral et local, se sont donnés la main ici. En ce jour nous devons oublier tout sujet de division et nous rappeler que l'union seule fait la force.

Après toutes les luttes que nous avons soutenues, peut-on perdre confiance dans l'avenir de notre race? Dirait-on qu'un tel peuple pourra mourir?... Nous ne voulons insulter aucune des races qui nous entourent. Nous sommes les frères aînés de toutes les nations qui habitent avec nous sur ce continent.

Nos pères ont été vaincus glorieusement par la nation qui a mis plus d'efforts, de générosité pour nous combattre que notre mère n'en avait malheureusement mis pour nous défendre. Nous n'avons pas pour cela perdu le souvenir de notre mère. L'Angleterre a droit à nos affections comme la patrie qui nous a donné nos grandes et belles institutions.

Noble Angleterre, qui a assez de gloire dans son drapeau pour abriter même les fils des Croisés. Nous sommes véritablement les fils des Croisés, et nous descendons des Croisés. Nous avons conservé précieusement l'héritage de nos pères, et nous arrivons jusqu'à Pie IX par nos Zouaves Pontificaux.

Il n'y a pas de pays où le Canadien ne se soit porté.

Les échos de toutes les parties de l'Amérique ont redit la valeur et l'héroïsme de nos ancêtres. Partout nos pères ont laissé des traces de leur grand-ur et de leur courage. A Carillon ils ont combattu les ennemis de la France. A Châteauguay, ils eurent le cœur assez loyal pour défendre de la même manière le drapeau de l'Angleterre. (Applaudissements.)

Et de nos jours, lorsque l'Italie révolutionnaire déclara la guerre au Pape, les Canadiens furent les premiers à voler au secours du Chef de la Religion. Ils prirent les armes pour défendre le Saint-Siège et eurent à affronter vaillamment la mitraille piémontaise, comme nous le prouve le bras mutilé du noble soldat que je vois devant moi en ce moment (allusion à M. le Chevalier Larocque qui se trouvait près de M. Chapleau.) Animons-nous des belles traditions du passé, dont nous avons droit d'être fiers.

Soyons unis, et nous verrons encore de beaux jours. Si on émigre, c'est que le nid est trop étroit pour contenir les petits. Malgré leur jeunesse ils ont déjà l'œil assez grand et assez fort pour envisager le soleil de la République et les étoiles du drapeau Américain.

DISCOURS DE M. FRÉCHETTE.

C'est un grand honneur pour moi de prendre la parole dans cette journée, qui est destinée à laisser des souvenirs vivaces dans la mémoire de tous ceux qui y auront participé. Cette belle démonstration a éveillé en moi des souvenirs bien cuisants, car elle m'a rappelé l'époque où les circonstances m'ont forcé à aller chercher du pain dans la république voisine. Aussi, lorsque je voyais ce matin la belle réception faite aux Canadiens des Etats-Unis, je ne pouvais maîtriser mon émotion. Les autres n'accueillaient que des compatriotes, pour moi c'était plus, c'étaient des compagnons d'exil, et Dieu sait si la